

**La traduction de *Pamela, or Virtue rewarded* de Richardson par l'abbé
Prévost.**

Séminaire de Traductologie

Marilina Gianico
Università degli Studi di Bologna

Introduction

Bestseller depuis sa première parution, le roman en forme de journal intime épistolaire de Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, a connu une complexe histoire éditoriale. Depuis l'*editio princeps*, en 1740, deux éditions et une foule d'imitations et de transpositions se succèdent dans l'île britannique¹. L'auteur *less like the usual modern idea of an artist than no writer ever was*², revisa le texte plusieurs fois, jusqu'à le remanier complètement.

Actuellement, deux versions du texte sont réperables dans les circuits libraires commerciaux: celle, avec la belle introduction de Margareth A. Doody, parue chez Penguin Books à Londres en 1980 et celle, éditée par Thomas Keymer et Alice Wakely en 2001 pour la Oxford University Press.

Si on regarde de près les textes, ils diffèrent notablement l'un de l'autre; en effet, si le premier est basé sur une collation entre l'édition de 1801 et celle de 1810, l'autre est l'édition moderne de l'*editio princeps* de 1740 conservée à la Bodleian Library de Londres, dont on avait averti l'exigence, précisent les auteurs dans la note au texte, après la parution, lors des années 70 du siècle dernier, de la collation du texte pour les types Riverside, par Eaves et Kimpel, biographes de l'auteur, qui visait à rétablir la version originelle du roman et qui était basée sur une copie conservée à la Duke University Library³.

¹ Pour l'histoire détaillée du succès éditoriale de la première édition du livre, voir Eaves et Kimpel, «Introduction» à S. Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1971, p. v-vii. Il s'agit de l'édition connue comme Riverside Edition.

² *Ivi*, p. v.

³ S. Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, New York, Oxford University Press, 2001, p. xxxv. Les différences entre cette édition et la précédente sont énumérées dans la "Note on the text" qui précède le livre.

Les deux versions posthumes du texte (celles de 1801 et 1810⁴), semblent correspondre à la véritable et finale volonté de l'auteur, qui avait continué de modifier et corriger la version originelle depuis la deuxième, parue quelques mois après l'*editio princeps*.

Dans ces deux versions finales, les modifications ont complètement changé la nature du texte originel, sur le plan lexicale et stylistique aussi bien que sur celui narratif: le caractère principal en résulte très différent.

Eaves et Kimpel ont été les premiers éditeurs de la version originelle du roman et ont remarqué que, jusqu'à la date de parution de leur ouvrage, il avait été presque impossible de lire ce qu'était que le texte avant les modifications essentielles des rédactions finales.

Jusqu'à ce moment, le seul témoignage de cette version avait été la traduction française attribuée à l'abbé Prévost.

Au niveau de l'histoire de la lecture et de la réception, donc, la version originelle du texte a été connue en langue française. Ce travail se propose, à travers une comparaison entre les versions élaborées par l'auteur et celle de la traduction française, d'exposer une réflexion sur l'évolution (à ne penser pas dans le sens d'un progrès) du personnage causée par les modifications du discours du texte. Modifications causées par le changement de langue (c'est le cas de la traduction); modifications causées par les changements de syntaxe, lexicale et registre linguistique dans le même domaine linguistique. En même temps, il propose une réflexion sur Prévost traducteur et sur l'histoire de la traduction en tant que partie du plus large domaine de l'histoire du livre.

⁴ Cette deuxième révisée par les filles de l'auteur, voir T. C. Duncan Eaves et B. D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, «Studies in Bibliography» 20, 1967, p. 61–88.

I. Prévost traducteur de son siècle.

Si l'on me demande pourquoi j'ai pris tant de peine à réformer l'ouvrage d'autrui, lorsque, avec moins de fatigue, j'en aurois pu donner un nouveau dans le même genre, je satisfais à cette question par deux réponses: La première est qu'il m'en a paru digne [...]⁵

Avec ces mots Antoine François d'Exiles, abbé de Prévost, expliquait au lecteur de sa traduction d'un autre roman du même auteur la raison de son entreprise traductive.

Le mot "réformer" laisse entrevoir quelle était l'idée que Prévost avait de la traduction et, à la fois, son attitude face à l'écriture de Richardson, l'auteur dont l'oeuvre romanesque a été presque entièrement traduite par lui.

L'idée de réforme est bien expliquée dans la préface de l'écrivain à sa traduction de Clarissa Harlove, où, avec une métaphore qu'il propose comme tirée de l'oeuvre de l'italien Boccacini⁶ et se référant à la sculpture, Prévost éclaircit la nécessité de lever assez habilement l'enveloppe informe que la couvre du dessus d'une beauté supérieure.

C'est une assez plaisante imagination du Boccacini, de prétendre que, dans un bloc de bois ou de pierre, il y a toujours une belle statue renfermée. La difficulté n'est, dit-il, que de l'en tirer; et tout l'art consiste à lever assez habilement l'enveloppe informe qui la couvre, pour ne lui rien ôter de sa perfection naturelle. [...] mais si cette idée n'est qu'un badinage, en sculpture, elle peut être appliquée plus sérieusement à certains ouvrages d'esprit, qui, sous une rude écorce, c'est-à-dire avec des grands défauts dans la forme, ne laissent pas de renfermer des beautés supérieures.⁷

⁵ Introduction à l'*Histoire du chevalier Grandisson*, éd. Leblanc, t. XXV, p. III-IV, cit. in J. Sgard, *Prévost romancier*, p. 538-539.

⁶ Mais qui était un *topos* de l'époque. Je voudrais remercier Mr A. Battistini pour cette remarque concernant le véritable *status* de la citation.

⁷ A. Prévost d'Exiles, *Histoire de Miss Clarissa Harlove, Introduction*, in *Oeuvres choisies*, tome XIX, Genève, Slatkine Reprints, 1969 (reproduction de l'édition de 1810-1816), p. iii-vj.

Bien que, actuellement, les problématiques de l'état de la traduction soient toutes autres par rapport à celles du xviii^e siècle et que, comme l'a écrit Henry Meschonnic,⁸ il ne soit plus temps de s'interroger sur le dilemme entre belle infidèle ou traduction littérale, ce travail se propose d'exposer quelques problématiques liées à la traduction à l'époque de Prévost et quelques réflexions sur le concept de traduction chez l'abbé,⁹ inséré dans le contexte historique de son siècle.

Au xviii^e siècle en France, il est connu, la mode des belles infidèles avait dicté la loi en fait de traduction: les traducteurs s'efforçaient de respecter les bienséances, même aux dépenses de la fidélité au texte originel. Leur idée de la traduction était basée sur deux prémisses: une, concernant la langue, qui faisait du français moderne (classique) l'*exemplum* de l'élégance et de la pureté linguistique¹⁰: l'autre, concernant le rapport avec le lecteur, qui motivait l'effort de se conformer au goût du public, en transposant le monde du texte dans celui du lecteur et non, comme le fera la traduction de l'époque romantique, vice versa¹¹.

Le problème s'était déjà posé avec les textes d'Homère, dont l'extrême crudité n'aurait pu être rendue en français sans choquer le public¹². La traduction littéraire était liée, dans la culture française, à un système de règles très rigides, qui en bornait le langage. En résumant brièvement ces règles dans son étude sur Prévost, un peu datée mais d'ailleurs la seule qui existe de nos jours, l'américain Wilcox les réduisait à ces trois

⁸ H. Meschonnic, *Éthique et politique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 2007, p. 83–101, *Fidèle, infidèle, c'est tout comme, merci mon signe*.

⁹ On est bien conscient que la plupart des études aujourd'hui n'attribuent pas la traduction de *Pamela, or Virtue rewarded* à Prévost. Cependant est sous son nom qu'elle a été connue et le but de ce travail n'est pas l'attribution du texte à une main ou à une autre. Ce qui nous intéresse se situe plutôt au niveau de la circulation et de la réception, qu'à celui de la philologie *stricto sensu*.

¹⁰ Et qui faisait que, en traduisant, les traducteurs traduisent leur propre "représentation du langage, dans les termes du signe", p. 85.

¹¹ G. Mounin, *Teoria e storia della traduzione*, Einaudi, Torino, 1965, p. 45-57.

¹² *Ivi*, p. 49. Voir aussi: G. S. Santangelo, *Madame Dacier, una filologa nella crisi (1672–1720)*, Roma, Bulzoni, 1984.

fondamentales, qui ont la forme de l'interdit: éviter tout ce qui était commun ou bas; éviter l'extravagance dans le langage; éviter toute présentation de la violence¹³.

En un seul mot, éviter tout ce qui était, à l'époque et dans la culture littéraire française, considéré vulgaire.

La solution que la plupart des traducteurs choisissait dans le cas de mots, d'expressions, d'images et même de thèmes présents dans le texte d'origine mais qui n'auraient pas satisfait le public français était l'amendement, la traduction dans des tons plus nuancés, moins rudes, ou, dans des cas particuliers, la suppression totale de l'expression ou du thème.

C'était le cas des traductions de Mme et Mr Dacier, entre autres, et c'était, comme lui-même vient de nous le dire, le cas de Prévost, qui, dans sa traduction de Clarissa Harlove avait, comme remarque avec une pointe de désapprobation Wilcox dans son article *Prévost's Translations of Richardson Novels*, complètement changé la globalité de l'ouvrage en supprimant presque la moitié du roman et atténuant visiblement le réalisme richardsonien¹⁴.

Cela dit, il faut ajouter que, dans le contexte générale de l'histoire de la traduction littéraire en France, le cas de Pamela présente deux conditions qui méritent au moins une brève réflexion: il s'agit d'un roman anglais; il s'agit d'un roman de Richardson. Depuis le deuxième quart du xvii^e siècle, la littérature anglaise avait commencé à connaître une diffusion notable en France. Prévost, qui avait séjourné en Angleterre pour une période de trois ans et demi entre 1728 (date à laquelle il abandonne l'abbaye de Saint-Germain des Prés) et 1733¹⁵, avait contribué à la diffusion de la littérature anglaise en France soit dans ses romans qu'avec la publication de la célèbre revue «Pour et contre», sur les pages de laquelle l'abbé avait promis d'insérer «chaque fois

¹³ F. H. Wilcox, *Prevost's Translations of Richardons's Novels*, «University of California Publications in Modern Philology» XII, 1925–26, p. 341–411, p. 404-408.

¹⁴ *Ivi*, p. 382-396.

¹⁵ F. H. Wilcox, *Prevost's Translation of Richardson Novels, op. cit.*, p. 345–346.

quelque particularité tout à fait intéressante touchant le génie des Anglais, les curiosités de Londres et des autres parties de l'île, les progrès qu'on y fait tous les jours dans les sciences et les arts, et de traduire même quelquefois les plus belles scènes de leurs pièces de théâtre»¹⁶.

Pour ce qui concerne le succès de Richardson en France, l'éloge que lui avait dédié Diderot suffit comme témoignage de l'estime que l'écrivain avait reçu dans la patrie de l'*Encyclopédie* et de la consonance de son oeuvre avec l'esprit des Lumières naissantes:

Le monde où nous vivons est le lieu de la scène; le fond de son drame est vrai; ses personnages ont toute la réalité possible; ses caractères sont pris du milieu de la société; ses incidents sont dans les moeurs de toutes les nations policées; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent, elle sont l'énergie que je leur connais; les traverses et les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse.¹⁷

Prévost avait su choisir son sujet, au moins pour ce qui concerne la stratégie du marché éditorial. Diderot apprécie le réalisme richardsonien.

Cependant, un problème avait déjà été remarqué par Jean Sgard: il concerne l'affinité littéraire entre les auteurs, qui étaient en effet bien loin l'un de l'autre: le goût de Prévost s'accordait mal avec les sujets bas et les registres linguistiques populaires utilisés par les personnages richardsoniens.

Il suffit de penser à la description que l'homme de qualité donne de Manon lors de la première rencontre entre lui et Des Grieux à Pacy:

¹⁶ *Ivi*. La citation est prise de «Pour et contre», XIII, p. 169 (cit. *ibidem.*). Prévost exprime d'ailleurs une opinion très précise sur la circulation de la littérature anglaise en langue française dans la préface à *Clarisse Harlowe*, mêlée à une certaine ironie anglo-mane: «Depuis vingt ans que la littérature angloise est connue à Paris, on sait que, pour s'y faire naturaliser, elle a souvent besoin de ces petites réparations. Mais je me suis fait un devoir de conserver aux caractères et aux usages leur teinte nationale. Les droits d'un traducteur ne vont pas jusqu'à transformer la substance d'un livre, en lui prêtant un nouveau langage. D'ailleurs, quel besoin? L'air étranger n'est pas une mauvaise recommandation en France.»

¹⁷ D. Diderot, *Oeuvres*, texte établi et annoté par A. Billy, Paris, Gallimard, 1969, p. 1060-1061.

Parmi les douze filles enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu que sa vue m'inspira du respect et de la pitié.¹⁸

pour comprendre quelle était l'idée que Prévost avait du caractère à présenter dans un roman.

Toutefois, quelque chose dans les romans de Richardson avait dû profondément frapper l'abbé, vu la quantité de travail qu'il a dû employer à traduire les volumineuses ouvrages de l'auteur anglais.

Pour revenir au texte, *Pamela, or Virtue rewarded* avait ému un public très vaste et avait suscité une foule de traductions et de remaniements, dans des domaines artistiques différents non moins que dans la littérature: l'italien Carlo Goldoni avait réduit le texte pour la scène dans deux pièces intitulées *Pamela fanciulla* et *Pamela maritata* (Pamela demoiselle et Pamela mariée); le peintre anglais Joseph Highmore, en suivant l'exemple des peintures sérielles de William Hogarth, en avait donné une version iconique en douze tableaux¹⁹.

¹⁸ A. Prévost d'Exiles, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, Paris, Gallimard, 2008, p. 146-147. Voir aussi la suggestive interprétation, depuis laquelle je tire l'idée de l'élection de Manon, qui a donné de ce passage et plus en général de l'oeuvre entière René Démoris, *Le silence de Manon*, Paris, Puf, 1995. Le commentaire du passage est aux pages 12-15.

¹⁹ Dont quatre sont aujourd'hui conservés à la Tate Gallery de Londres, quatre à Cambridge, The Syndics of the Fitzwilliam Museum et quatre dans la National Gallery of Victoria, à Melbourne. Pour des renseignements sur la fortune iconographique de l'histoire de Richardson, voir: E. Einberg et J. Egerton, *The Age of Hogarth British Painters Born 1675-1709*, The Tate Gallery Collection, 1988, p. 50-59. Highmore, qui était devenu ami de Richardson après avoir publié les gravures représentant l'histoire de Pamela, s'était inspiré aux illustrations de Gravelot pour une édition de luxe *in-dodicesimo* de Pamela, parue en 1742 et aux séries de tableaux, sorte d'histoire par images, de William Hogarth. Voir aussi V. Salomons, *XVIIIth Century French Book-illustrators, Gravelot*, London, John & Edward Bumpus, 1911.

Décidément, le roman se prêtait à la traduction, dans le sens le plus large, et étymologique (depuis le latin *trans-ducere*)²⁰, et, à considérer le tas d'éditions et de traductions du texte, il avait gagné un extraordinaire succès de public aussi.

Depuis l'*editio princeps* de 1740, plusieurs éditions anglaises se succèdent jusqu'à la fin du siècle²¹. La première traduction française paraît le 23 octobre 1741 chez John Osborne, à Londres, après avoir été annoncée par le "Daily Post" depuis mars de la même année comme un ouvrage "in the Press"²².

L'attribution de la traduction est, encore aujourd'hui, controversée: elle n'appartiendrait pas à Prévost, parce que, lorsqu'il énumère ses traductions des romans de Richardson, dans la préface à Sir Richard Grandisson, il ne nomme pas le roman parmi ses oeuvres de traduction:

J'ai n'ai pas cru mon temps mal employé à faire pour son Grandisson, ce que j'avais fait assez heureusement pour sa Clarisse.²³

Le nom de François Alexandre Aubert de la Chesnaye avait été fait pour cette traduction, toutefois il semble qu'il s'en soit défendu²⁴. De nos jours, la résolution de cette controverse n'a pas encore réussi à aucun chercheur²⁵.

²⁰ J'utilise ici le mot 'traduction' dans son sens le plus large de passage d'un code à l'autre. Voir G. Mounin, *op. cit.* p. 18-19.

²¹ Celle de 1810, éditée par les filles de l'auteur sur la base de deux rédactions manuscrites et d'un écrit théorique de Richardson de 1755, *A Collection of the Moral and Instructive Sentiments, Maxims, Cautions, and Reflexions, Contained in the Histories of Pamela, Clarissa, and Sir Charles Grandison*, semble s'approcher les plus aux principes de moralité qui avaient inspiré l'auteur et qu'il avait exprimé dans l'écrit surmentionné. Voir T. C. Duncan Eaves et B. D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, «Studies in Bibliography» 20, 1967, p. 61-88, p. 76.

²² T. C. Duncan Eaves et B. D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, *op. cit.*, p. 68. Selon les deux éditeurs, la traduction avait été exécutée sur les premières rédactions du texte et les similarités qu'elle présente avec le texte de la cinquième édition sont dues aux exigences de la grammaire et de la syntaxe française. Le commentaire est aux pages 68-70.

²³ Wilcox, *op. cit.*, p. 351.

²⁴ L'auteur (inconnu) de la notice à l'édition moderne de la traduction présumée de Prévost signale que certains attribuent la traduction à Desfontaines, mais il ne précise aucune référence

Ce qui frappe le plus est le fait que, encore aujourd'hui, le roman est connu en français grâce à la traduction de Prévost et que, selon les résultats d'une recherche sur l'histoire éditoriale et philologique du texte, la traduction française a été, jusqu'aux années 70 du siècle passé, le seul témoignage du texte originel de l'oeuvre²⁶, celui de 1740, remanié ensuite par l'auteur même et presque disparu jusqu'à l'édition par Eaves et Kimpel de 1967, comme on a déjà précisé²⁷.

Une analyse comparée des différentes éditions anglaises du texte et de la traduction dont on traite dans ce travail peut donner des éclaircissements et fournir quelques traces pour des réflexions à venir, soit pour ce qui concerne l'oeuvre de Richardson que pour ce qui concerne la traduction (présumée) de l'abbé Prévost.

bibliographique. Voir Richardson S., *Paméla ou la vertu récompensée*, traduit par l'abbé Prévost, Bordeaux, Ducros, 1970.

²⁵ Pour plus de détails sur la question de l'attribution de la traduction, voir: Texte Joseph, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895, p. 193 et Roddier C. H., *L'Abbé Prévost. L'homme et l'oeuvre*, Hatier-Boivin, 1955 d'après Jean Sgard, *Prévost romancier*, p. 539-540 et F. H. Wilcox, p. 351. Le premier fournit des informations plus détaillées.

²⁶ T. C. Duncan Eaves et B. D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, *op. cit.*, p. 78-80. Le texte avait subi les modifications plus substantielles depuis l'édition de 1762 (octave édition, posthume). La traduction, exécutée "avec la participation de l'Auteur, qui a eu la bonté de nous fournir un petit Nombre d'Additions & de Corrections", comme la préface précise, contient une des modifications du texte de 1762, les portraits de quelques dames, dans le deuxième tome du roman, dont on ne traite pas ici. "Et comme on aime à connoître le Caractère de ceux dont il est fait mention dans un Livre qu'on lit, l'Auteur a bien voulu nous communiquer les Portraits de quelques personnes dont il parle dans cette Histoire. Ces Portraits n'ont point été inserez [sic] dans les cinq Editions qu'on a faites de l'Original, parce que l'Auteur s'en est avisé trop tard", est encore précisé dans la préface.

²⁷ Pour la complexe histoire éditoriale du texte de Pamela, remanié plusieurs fois par l'auteur lui-même, voir l'article de T. C. Duncan Eaves et Ben D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, «Studies in Bibliography» 20, 1967, p. 61-88 et, pour une vision critique des modifications apportées au texte, la thèse de Master de A. Brookner Bender, *Richardson's Revisions of Pamela*, Thèse de Master en Arts, University of North Texas, 2004.

II. «Richardson and the Law of Good Taste»²⁸

D'abord, il est visible que le traducteur, qu'il s'agisse de Prévost ou non, apporte des modifications au texte originel qui sont communes aux traductions françaises de son siècle et peuvent être attribuées à la particulière conception de la traduction littéraire du XVIIIe siècle dont on vient de parler et aux soucis des traducteurs d'adapter les passages considérés vulgaires ou écrits dans un langage d'un registre trop bas au goût du public français, qui n'aurait pas apprécié ce genre d'expressions; elles témoignent le souci d'adapter le texte au public, à ses attentes; de l'adapter aux conventions de la langue, au signe²⁹.

Le lexique de Pamela, au moins de l'édition de 1742, est riche en expressions populaires, qui rendent le caractère naïf et simple que la position sociale de la jeune fille lui imposait et dont quelques unes avaient d'ailleurs été changées par Richardson lui-même dans l'édition qui fut publiée posthume en 1801 et davantage dans celle de 1810³⁰.

Ce lexique donne au style la couleur vive et variée qui était l'exemple du réalisme richardsonien dont parle Wilcox³¹ et qui sera changée par l'écrivain dans les versions successives du roman. On y reviendra.

On ne le retrouve plus dans la version du roman, très nuancée par rapport à la précédente, qui a circulé en langue anglaise jusqu'à la publication de la première collation visée à reconstruire l'édition originelle³².

²⁸ F. H. Wilcox, *op. cit.*, p. 358. J'ai repris le titre du paragraphe parce qu'il exprimait celle "loi du signe" qu'on s'efforce d'évidencier et de déceler ici.

²⁹ Je continue d'utiliser le mot 'signe' dans le sens que lui donne Henry Meschonnic dans *Éthique et politique du traduire*.

³⁰ Une histoire des variantes du texte peut être aujourd'hui déduite à travers la lecture des préfaces aux éditions et grâce à l'article de Eaves et Kimpel surmentionné.

³¹ F. H. Wilcox, *op. cit.*, p. 382-396.

Le langage de la première édition du texte aurait offensé le “bon goût” des français, habitués à entendre, dans les romans, la langue de la bonne société et non pas celle du peuple,³³ qui constituait, d’ailleurs, la particularité stylistique de Richardson et qui donnait à son oeuvre le caractère illuminé de revendication de la dignité des humbles et de révolte contre les privilèges de la despote aristocratie de l’époque non moins que celui, qui lui avait gagné un succès tant extraordinaire, d’éloge des vertus prêchées par le protestantisme anglais (le dévouement au travail et l’absence de comportements jugés débauchés)³⁴.

À en juger par les changements apportés ensuite au texte par l’auteur, il aurait offensé le “bon goût” des anglais aussi³⁵.

Le traducteur semble avoir effectué à l’avance les mêmes variations lexicales qui seront effectués par l’auteur lui-même sur son propre roman, à la suite d’une série de conseils par des lecteurs d’un milieu social qui n’était pas celui auquel l’auteur

³² Conformément à la conception de l’édition et de l’histoire du livre de l’école britannique, les éditeurs s’efforcent d’établir la version du texte la plus fidèle à l’originel et présentent au lecteur et au chercheur un travail philologique d’une précision extrême.

³³ F. H. Wilcox, *op. cit.*, p. 368. Another form of extravagance, according to French standards, of which Richardson was guilty, was in the characters of certain persons in his novels. Just as the French public want to hear any language but such as was spoken in good society, so it did not care to see represented anyone who would not be acceptable to good society.

³⁴ Richardson S., *Pamela, or Virtue rewarded*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1971, introduction.

³⁵ Le bon goût est entendu ici comme ensemble des conventions du langage, comme instance du signe, pour rester dans le lexique de Meschonnic.

appartenait³⁶. Les variations dans la traduction ont été imposées par les règles de la langue française³⁷.

Le tableau ci-dessous rapporte les modifications retrouvées par Wilcox.

Amendements lexicales apportés par le traducteur au texte anglais.

You must know he is reckoned worth of power of money (I, 77)	Or, vous saurez qu'on le croit extrêmement riche.
But say nothing of my coming away to him, as yet; for it will be said that I blab everything. (I, 32)	Mais au moins ne lui dites rien que je m'en vais, car on dirait que je divulgue tout. (I, 62)
His vices all ugly him over , as I may say (I, 220)	Ses vices le rendent affreux à tout le monde (II, 182)
Cease your blubbering (I, 16)	Cessez de pleurer comme un enfant (I,30)
If you don't stand in your own light (I,15)	Si tu ne t'oppose pas toi-meme à ton bonheur (I, 28-29)
I have been and am, in a strange fluster; and I suppose too, she'll say, I have been full pert (I, 58)	J'ai été et je suis encore dans un trouble extrême, et je m'imagine qu'elle dira que j'ai été trop hardie (I, 120)

³⁶ Comme l'a écrit F. H. Wilcox, *op. cit.*, p. 382: «His Lovelaces and his Grandisons may not be altogether convincing, for he knew little of the life of rakes and gentlemen; but his Clarissas and Pamelas bear the stamp of authenticity». La plupart des corrections avaient été apportées depuis l'édition de 1761 (la première posthume et la première *in-octavo*) sur conseil de Lady Bradshaigh, correspondante de Richardson; ensuite, l'auteur avait continué de travailler au texte; depuis sa mort, le manuscrit avait été hérité par ses filles. Voir T. C. Duncan Eaves et Ben D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, *op. cit.*

³⁷ T. C. Duncan Eaves et B. D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, «Studies in Bibliography» 20, 1967, p. 61-88, p. 68-70.

Le verbe *'to blab'*, qui indique le babillage des enfants, est traduit avec le verbe *'divulguer'*, qui confère au caractère une image moins comique, moins basse, moins populaire; des amendements aux lexique de Pamela sont plutôt fréquents dans le roman (ensuite, Richardson lui-même ira substituer des occurrences du verbe *'dire'*, trop fréquentes sur la bouche d'une Pamela qui va devenir de moins en moins populaire, avec des synonymes).

L'expression *'Stop your blubbing'*, qui aurait sous-entendu l'identification ironique de Pamela avec un enfant (le verbe est utilisé pour indiquer les pleurs des bébé et, dans le sens figuré, un pleur considéré ridicule et inapproprié) est traduite avec un plus raffiné *'cessez de pleurer comme un enfant'*.

Ces amendements dans le sens d'une plus grande élégance du texte, même aux dépenses du réalisme, peuvent être retrouvés encore dans les nuances de signification qu'assument des expressions comme *'ugly him over'*, *'don't stand in your own light'*, *'a full pert'* or *'saucy'*, dont le registre familier a été substitué, dans la traduction, par des expressions plus neutres.

III. La traduction de Prévost comme survivance de la Pamela originelle.

Ces modifications peuvent être situées au niveau de la norme des traductions de l'anglais, attribuées à une sorte de code de traduction interculturel, que Prévost expliquait dans ses préfaces.

Toutefois, ce que la traduction a gardé en tant que seul témoignage du texte originel sont les versions avant les modifications (apportées par l'auteur) qui ont plus d'intérêt, parce qu'elles semblent témoigner une stratégie de révision du personnage principal de l'ouvrage, et parce qu'elles semblent changer sensiblement l'intention et le registre de celui-ci.

J'expose ici une comparaison entre la traduction, la version sur laquelle elle a été exécutée³⁸ et celle qui, par contre, a survécu comme seule témoignage du texte en langue anglaise³⁹.

Dans les premières rédactions du roman de Richardson Pamela est un caractère humble et naïf, son lexique appartient à un registre bas, qui vient du langage populaire, comme on vient de voir.

Dans les récits des nombreuses avances de Mr B. que Pamela donne à ses parents, elle fournit une description en détail, en créant ainsi le réalisme richardsonien qui est obtenu grâce au fait que l'auteur semble ne tenir rien pour sûr. Ainsi, Pamela raconte sans aucune gêne que Mr B. voulut lui mettre la main dans le sein (*he put his Hand in my Bosom*).

Dans les versions de 1801 et de 1810, par contre, elle semble éviter le plus que possible toute expression qui puisse donner au corps un caractère érotique, dans une sorte de refoulement qui est absent dans la traduction française et dans la première édition et qui approche le personnage de la pruderie qui va naître en Grande Bretagne et, naturellement, de la classe sociale bourgeoise et aristocratique, qui établit ce qui est permis et ce qui est interdit de dire à une femme qui va y être accueillie (on ne peut pas se référer explicitement aux actes sexuels et à la violence non plus). Un exemple est donné par la manière dont Pamela réfère – et se réfère à – la violence.

La Pamela originelle et celle de la version française s'y réfèrent d'une manière plus explicite, qui ne connaît pas d'interdit: '*he offered to set me on his knee*'⁴⁰ de la version finale (la seule qui ait circulé en langue anglaise jusqu'au siècle dernier) est 'il me prit

³⁸ La traduction était parue chez John Osborne le 23 octobre 1741, un mois après la cinquième édition, modifiée, du texte. Le traducteur avait inséré des variantes présentes dans cette édition par volonté de l'auteur, comme on vient d'expliquer. La cinquième édition garde les passages analysés ensuite.

³⁹ Première édition *in-octavo* (les autres étant *in-duodecimo*).

⁴⁰S. Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, London, Penguin Books, 1985. p. 63. dorénavant abrégé Penguin.

de force sur ses genoux'⁴¹, traduction d'un originel '*he offer'd to take me on his Knee, with some Force.*'⁴²; '*I got from him in a sudden spring*',⁴³ qui n'avait pas été modifié par l'auteur, est traduit avec 'je me donnai un mouvement violent, par lequel je m'arrachai d'entre ses bras'⁴⁴.

La différence est subtile, mais substantielle: 'il me prit de force' connote la violence de l'action et la violation de la volonté de l'héroïne d'une façon plus définie que '*he offered to set me*', aussi bien que 'par un mouvement violent je m'arrachai d'entre ses bras' laisse entrevoir une sorte de corps à corps qui n'est pas exprimé par '*I got from him in a sudden spring*'.

Pamela apparaît plus consciente de sa volonté et de ce qui se passe autour d'elle dans la première version et plus encore dans la traduction française, faiblement modifiée par rapport au texte originel.

À la fois, elle est – en langue française, mais était, en langue anglaise – plus consciente des connotations sexuelles des gestes de Mr B., ou au moins, elle les rends avec des mots moins pudiques et plus "colorés", plus réalistes: le '*He by Force kissed my Neck and Lips*'⁴⁵ devenu dans la révision richardsonienne '*he then, though I struggled against him, kissed me*'⁴⁶ a survécu par le biais de la traduction dans sa version

⁴¹ A. Prévost d'Exiles, *Pamela, ou la vertu récompensée*, in *Oeuvres*, tomes XVII et XVIII, Genève, Slatkine Reprints, 1969 (reproduction de l'édition de 1810-1816), p. 46, tome XVII. Dorénavant: OP.

⁴² S. Richardson, *Pamela: or, Virtue rewarded. In a series of Familiar Letters from a Beautiful Young Damsel, to her Parents. Now first Published in order to cultivate the Principles of Virtue and Religion in the Minds of the Youth of Both Sexes*, London, Printed for C. Rivington, in *St. Paul's Church-Yard*; and J. Osborn, in *Pater-noster Row*, MDCCXLI, p. 30. S. Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1971 (Riverside edition), p. 41; S. Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, New York, Oxford University Press, 2001, p. 31. D'or en avant on abrégéra Osborne, l'édition de 1741 chez Osborne; Riverside, la Riverside edition de Eaves et Kimpel; Oxford l'édition de la Oxford University Press.

⁴³ Osborne, p. 31; Oxford, p. 32; Penguin, p. 63; Riverside, p. 42.

⁴⁴ OP, p. 47, tome XVII.

⁴⁵ Osborne, p. 31; Oxford, p. 32; Riverside, p. 42.

⁴⁶ Penguin, p. 63.

originelle: ‘il me baisa de force au cou et à la bouche’⁴⁷; ‘*He then put his arm in my Bosom*’⁴⁸ pudiquement changé en ‘*he then offered to kiss my neck*’⁴⁹, reste en français ‘il mit la main dans mon sein’⁵⁰.

La même épuration et la même survivance dans la traduction française de cette expression, qui semble suggérer une présence du corps plus connotée et érotisée, est retrouvée plus bas dans le roman:

Yet, with all this wrhetched Grimace, he kissed me again, and would have put his Hand in my Bosom; but I struggled and said, I would die before I would be used thus⁵¹

devenu

Yet, with all this grimace, he put his arm about my neck and rudely kissed me, that I struggling said: “I will die sir, before I will submit to this treatment!”⁵²

devient de nouveau – et reste en langue française–

Cependant, malgré toute cette colère affectée, il me baisa encore, et voulut me mettre la main dans le sein. Je me débattis et je m’écriai que je mourrois plutôt que de souffrir une pareille indignité.⁵³

Dans la deuxième période, on peut encore une fois déduire une plus grande conscience du personnage féminin dans la traduction française par rapport au texte circulé en langue anglaise et aussi par rapport au texte originel, obtenue au moyen d’une plus grande précision du lexique utilisé: la Pamela anglaise, en se référant à l’action de Mr B. qu’elle vient de décrire, s’y réfère avec le simple pronom ‘*thus*’ ou avec le mot

⁴⁷ OP, p. 46.

⁴⁸ Osborne, p. 31; Oxford, p. 32; Riverside, p. 42.

⁴⁹ Penguin, p. 63.

⁵⁰ OP, p. 47

⁵¹ Osborne, 248; Oxford, p. 187; Riverside, p. 163.

⁵² Penguin, p. 226.

⁵³ OP, p. 404

'treatment', employant une nomination très générique, alors que celle française se réfère au geste avec un jugement de valeur et parle d'*'indignité'*.

La stratégie de révision de Richardson rejoint son comble et s'explique pendant les négociations matrimoniales proposées par Mr B. : à la jalousie de celui-ci après avoir découvert que Pamela voulait s'enfuir avec Mr Williams, son chapelain, l'héroïne finale de Richardson répond avec une passivité (elle se limite à répondre à la question qui lui a été posée par son maître, sans ajouter rien au discours; ses sentiments tombent dans le silence, par rapport à la version originelle et à la traduction française) qui est caractéristique de sa nouvelle personnalité (conformée aux codes sociaux de l'aristocratie), alors que celle de la présumée traduction de Prévost peut gérer mieux sa situation et exprimer ses désirs et ses émotions, et répond au jeune seigneur avec une déclaration d'amour plutôt explicite: où l'on trouvait

You may, sir, the rather believe me, when I declare, that I know not the man breathing I would wish to marry⁵⁴

on lit

Vous pouvez me croire, monsieur, lorsque je vous assure que je ne connois pas un seul homme que je puisse souhaiter d'épouser; et que le seul que je pourrois honorer plus que tout autre, est précisément celui qui cherche à me déshonorer pour jamais.⁵⁵

traduction fidèle de

You may, Sir, the rather believe me when I declare, that I know not the Man breathing I would wish to marry; and that the only one I could honour more than another, is the Gentleman, who, of all others, seeks my everlasting Dishonour.⁵⁶

⁵⁴ Penguin, p. 228.

⁵⁵ OP, p. 408-409.

⁵⁶ Osborne, 251; Oxford, p. 188-189; Riverside, p. 165.

La déclaration était confirmée plus bas, dans la réponse au septième des articles de Mr B., par le biais d'un long passage qui est totalement absent de la version connue en langue anglaise:

I have not once dared to look so high, as to such a Proposal as your seventh Article contains. Hence have proceeded my little, abortive Artifices to escape from the Confinement you have put me in; altho' you promised to be honourable to me. Your Honour, well I knew, would not let you stoop to so mean and so unworthy Slave, as the poor Pamela: All I desire is, to be permitted to return to my native Meanness unviolated. What have I done, Sir, to deserve it should be otherwise? For the obtaining of this, tho' I would not have *marry'd*⁵⁷ your Chaplain, yet would I have run away with your meanest Servant, if I had thought I could have got safe to my beloved Poverty.⁵⁸

La traduction est presque entièrement fidèle, si non pour un petit détail: Mr B. n'aurait pas pu épouser une 'pauvre et méprisable créature comme moi', au lieu d'une '*so mean and so unworthy Slave, as the poor Pamela*'. Le traducteur n'a pas traduit la nuance sociale impliquée par le mot '*Slave*', littéralement 'esclave' et n'a pas non plus rendu l'usage de la troisième personne quand Pamela se réfère à soi, qui est d'ailleurs une constante dans l'écriture de l'héroïne.

VII. Je n'ai jamais osé porter mes vues si loin que de souhaiter seulement ce que vous insinuez dans votre septième article. Et c'est ce qui m'a engagée à employer, quoiqu'inutilement, tous ces petits artifices pour me délivrer de la prison où vous me teniez, quoique vous m'aussiez promis d'en agir honorablement avec moi. Je savais très-bien que votre qualité ne vous permettroit jamais de vous abaisser jusqu'à penser sérieusement à épouser *une pauvre et méprisable créature comme moi*. Tout ce que je désire, c'est de retourner avec mon innocence à la bassesse où je suis née. Qu'ai-je fait, monsieur, pour mériter que vous me le refusiez? Car, quoique je puisse assurer avec vérité que je n'avois pas le moindre dessein d'épouser votre Chapelain, cependant, pour sauver ma vertu, j'aurois pris la fuite avec le moindre de vos domestiques, si j'avois cru qu'il eut pu me conduire sûrement à ma chère pauvreté.⁵⁹

⁵⁷ En italique dans le texte.

⁵⁸ Osborne, 255-256; Oxford, p. 191; Riverside, p. 166-167.

⁵⁹ OP, p. 414-416.

Ce passage est remplacé, dans la version définitive du roman, par une défense du caractère sacré et de l'inviolabilité de l'institution matrimoniale, exposée avec une référence aux tons pathétiques à la mère de Mr B.

Give me leave to say, sir, that to the ceremony you call foolish, you yourself owe your being, and the mother, my dear and ever honoured lady and mistress, who bore you. Would she, sir, think you, have stooped to be the mistress of the person and fortunes of a king in such terms? For her sake as well as for God's sake, let me beseech you, sir, it is all I beg, to be allowed to return to my native poverty inviolated.⁶⁰

La référence à la mère de Mr B., qui, insérée dans la globalité de l'intention pédagogique et moralisante du roman, fonctionne comme référence au caractère sacré de l'institution familiale bourgeoise et contribue à l'inclusion du caractère de Pamela dans cette institution, prive le personnage d'une identité féminine individuelle, en dehors des déterminations sociales.

Conclusion

Un texte à plusieurs versions, celui de Pamela, qui, à travers des changements lexicaux, change de sens.

La qualité de l'écriture qui avait frappé le public français, la description de la vie et le langage familiale, l'habileté de Richardson à peindre les moindres nuances du coeur humain et les mouvements du sentiments, qui avaient tellement fasciné Diderot, avaient presque complètement disparu dans le rédaction finale par l'auteur. Le génie richardsonien s'était conformé à la mode de son siècle? Avait-il cédé aux exigences du public?

⁶⁰ Penguin, p. 230.

Le caractère de Pamela devait justifier son futur passage à la classe aristocratique par le biais d'un langage qui puisse révéler son appartenance naturelle à cette classe⁶¹; de là, la censure soit dans les références au corps que dans l'expression de ses propres émotions, dictée par les lois de la contenance aristocratique.

De la sorte, l'intention originellement révolutionnaire du roman semble tomber, pour réaffirmer l'existence naturelle des classes sociales. Pamela avait subi une transformation: pas plus épopée du protestantisme et de sa morale, le roman s'était inséré, comme l'avait fait sa protagoniste, parmi les produits à la mode de la haute bourgeoisie naissante.

La traduction, témoignage de l'intention originelle de l'auteur, en avait gardé le sens. Le public français – au moins le public de l'intellectualité bourgeoise dont fait partie Diderot –, différent de celui anglais, avait apprécié justement les caractères du roman qui avaient ensuite été modifiés par Richardson: la spontanéité (même si au langage épuré), la grâce simple et familiale, l'expression précise et nuancée des sentiments humains.

Doit-on croire, puisque elle est restée la seule depuis presque trois-cents ans, que le public l'ait beaucoup aimée ou plus simplement que le roman n'est plus un *besteseller* depuis plus de deux siècles ni en Grande Bretagne ni en France non plus?

⁶¹ A. Brookner Bender, *Richardson's Revisions of Pamela*, Thèse de Master en Arts, University of North Texas, 2004 et T. C. Duncan Eaves et Ben D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, «Studies in Bibliography» 20, 1967, p. 61-88.

Bibliographie

Littérature primaire

- Prévost d'Exiles Antoine, *Histoire de Miss Clarissa Harlove, Introduction*, in *Oeuvres choisies*, tome XIX, Genève, Slatkine Reprints, 1969 (reproduction de l'édition de 1810-1816), p. iii-vj.
- Prévost d'Exiles Antoine, *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, intr. de R. Picard, Paris, Gallimard, 2008.
- Prévost d'Exiles Antoine, *Histoire du chevalier Grandisson, Introduction*, in *Oeuvres choisies*, tome XXV, Genève, Slatkine Reprints, 1969 (reproduction de l'édition de 1810-1816), p. i-iv.
- Prévost d'Exiles Antoine, *Pamela, ou la vertu récompensée*, in *Oeuvres*, tomes XVII et XVIII, Genève, Slatkine Reprints, 1969 (reproduction de l'édition de 1810-1816).
- Richardson Samuel, *Paméla ou la vertu récompensée*, traduit par l'abbé Prévost, Bordeaux, Ducros, 1970.
- Richardson Samuel, *Pamela, or Virtue rewarded*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1971.
- Richardson Samuel, *Pamela: or, Virtue rewarded. In a series of Familiar Letters from a Beautiful Young Damsel, to her Parents. Now first Published in order to cultivate the Principles of Virtue and Religion in the Minds of the Youth of Both Sexes*, London, Printed for C. Rivington, in *St. Paul's Church-Yard*; and J. Osborn, in *Pater-noster Row*, MDCCXLI.
- Richardson Samuel, *Pamela, or Virtue rewarded*, London, Penguin Books, 1985.
- Richardson Samuel, *Pamela, or Virtue rewarded*, New York, Oxford University Press, 2001.

Littérature critique

- Brookner Bender A., *Richardson's Revisions of Pamela*, Thèse de Master en Arts, University of North Texas, 2004.
- Duncan Eaves T. C. et B. D. Kimpel, *Richardson's Revisions of Pamela*, «Studies in Bibliography» 20, 1967, p. 61-88.
- Einberg E. et Egerton J., *The Age of Hogarth British Painters Born 1675-1709*, The Tate Gallery Collection, 1988, p. 50–59.
- Prévost d'Exiles Antoine, *Oeuvres Suite de gravures accompagnant l'édition de Paris 1810-1816*, Genève, Slatkine Reprints, 1969.
- Salomons V., *XVIIIth Century French Book-illustrators*, Gravelot, London, John & Edward Bumpus, 1911.
- Sgard J., *Prévost romancier*, Paris, José Corti, 1968.
- Wilcox F. H., *Prévost's translation of Richardson's Novels*, in «University of California Publications in Modern Philology», XII, 1925-26, p. 341-411.

Histoire et théorie de la traduction

- Meschonnic H., *Éthique et politique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 2007.
- Mounin G., *Teoria e storia della traduzione*, Torino, Einaudi, 1965 et 2006.
- Van Hoof H., *Histoire de la traduction en Occident*, Paris- Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991.